

« C'EST PAR **EXPÉRIMENTATION** QUE L'ON TROUVE SA VOIE »

Entretien La pédopsychiatre Marie Rose Moro analyse les influences et les biais qui pèsent sur l'orientation

Professeure de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'université Paris-Descartes et psychanalyste, Marie Rose Moro dirige la Maison de Solenn, spécialisée pour les adolescents. Fondatrice et présidente de l'Association internationale d'ethnopsychanalyse, elle est aussi coauteure de nombreux ouvrages dont *Pour le bien-être et la santé des jeunes*, avec Jean-Louis Brison (Odile Jacob, 2019), et *Et si nous aimions nos ados?* (Bayard, 2017).

Vous échangez au quotidien avec de nombreux jeunes : dans quelle mesure savent-ils ce qu'ils veulent faire plus tard ?

Beaucoup de jeunes gens que je rencontre trouvent complexes les questions d'orientation, de trajectoire scolaire et universitaire. Ils ont le sentiment que devoir effectuer des choix irréversibles dès 15 ans est un exercice difficile. A cet âge-là, il n'est pas évident de bien sélectionner ses options ou d'opter avec certitude pour la voie générale ou professionnelle. A 15 ans, on est un adolescent. Par essence, on doute, on se pose des questions, on peut avoir envie d'expérimenter, de s'opposer, de dire : « C'est moi qui sais. »

L'orientation peut-elle être source de troubles pour certains jeunes ?

A leur âge, on peut croire qu'ils savent verbaliser leur malaise. Ce n'est pas toujours le cas. Nombre de garçons, en particulier, ont des difficultés à mettre des mots sur leurs ressentis. Cependant, si on les prend au sérieux, si l'on s'assoit avec eux et que l'on discute, on peut finir par savoir. En consultation, ils peuvent être très explicites : « Je ne tiens à rien, je n'ai pas envie de devenir adulte, cette vie ne m'attire pas, mais, si je dis ça, ma mère explose et mon père se met en colère, donc je ne dis rien. »

En conséquence, ils n'ont pas envie de choisir, deviennent tristes et passifs. C'est un cercle vicieux. Sur les 3 000 jeunes que mon équipe et moi-même recevons chaque année, beaucoup disent regretter que leurs parents tiennent un double discours. Derrière le théorique « Fais ce qu'il te plaît », ils se rendent bien compte que leurs géniteurs font une hiérarchie entre les filières, les options et les cursus. Cela pousse souvent les enfants à renoncer à leur rêve profond.

Quelles autres raisons à leur malaise évoquent-ils ?

Ils avancent rarement des causes rationnelles et objectives comme le chômage ou le fait que l'on ne connaît pas encore les métiers de demain. En revanche, ils mettent souvent en avant l'absence de valeur et de sens dans leur vie. Bien sûr, il y en a toujours qui affirment : « Je veux être médecin ou je veux réussir sur le plan financier. » Mais, pour quelques-uns de ceux-là, combien d'autres se questionnent : « Pourquoi aurais-je envie d'être productif, de gagner de l'argent, de prendre des responsabilités dans une société sans avenir, sur laquelle pèsent des menaces écologiques ? »

Heureusement, face à la question environnementale, tous ne sont pas négatifs, loin s'en faut. Ils sont même de plus en plus nombreux à vouloir agir pour la planète. Les études deviennent alors un moyen positif de donner du sens à leurs valeurs.

Quels sont les biais qui peuvent entraver leur trajectoire ?

Ils sont nombreux. Sur le plan sociologique, il s'agit de voir si, dans son milieu, le jeune dispose des bonnes informations pour faire des choix pertinents : doit-il opter pour un parcours scientifique, une prépa, une école d'art ? Je vois des enfants de classe populaire qui découvrent seulement en terminale l'existence et la finalité des classes préparatoires. C'est très tard.

De même, certains bons élèves de milieu défavorisé décident de faire médecine, non

pas par vocation ou appétence, mais parce que c'est « connu ». Les informations sur l'orientation ne sont jamais à hauteur d'adolescent, c'est regrettable. Des biais liés au genre persistent aussi. Quand une fille veut faire une école d'ingénieurs, il n'est pas rare encore aujourd'hui qu'on lui barre la route : « Non, ce n'est pas pour toi, il n'y aura que des garçons dans l'école, tu n'as pas la personnalité, tu n'auras pas le niveau... »

Quels sont les autres biais ?

L'autocensure. A cet âge-là, on manque de confiance en soi. Et, parce que l'on a peu d'estime de soi, on ne s'autorise pas à prendre telle ou telle voie. Plus on appartient à une classe sociale modeste, moins on va s'autoriser et moins on s'imagine qu'on est capable et que l'on pourrait dépasser ses parents.

Justement, dans quelle mesure la famille pèse-t-elle aujourd'hui sur le libre arbitre des jeunes ?

La question des loyautés familiales inconscientes influence les cheminements. En fonction de son histoire, chaque famille va plutôt valoriser telle ou telle orientation. Des artisans ne vont pas avoir les mêmes attentes que des sportifs ou des médecins. Parfois les adolescents n'ont pas envie de perpétuer le modèle et s'opposent. Cela n'est pas grave s'ils s'investissent dans autre chose qui leur convient mieux.

Mais s'ils n'envisagent aucune autre option à la place, cela peut vite devenir problématique car on se retrouve face à un vide angoissant. Les questions d'orientation sont un terrain fertile aux conflits de cette période : s'y jouent l'autonomisation, la séparation, la remise en question... On dit que l'orientation est l'affaire des jeunes, mais c'est, en réalité, aussi une histoire de parents, car ils s'y investissent énormément. Démêler cet écheveau est complexe.

Avez-vous des exemples ?

Je pense à un garçon reçu en consultation avec son père et sa mère, tous deux nés au Maroc et issus d'un milieu défavorisé. Depuis son enfance, leur fils dessine des robes. Le problème est que ni lui ni ses parents ne peuvent imaginer qu'il puisse en faire son métier. Dessiner des robes dans une école de stylisme chère et privée ne fait pas partie de leurs repères familiaux.

De plus, les parents sont interloqués par ce choix, et de ce que cela peut révéler de la personnalité de leur progéniture. Après discussions, ils ont fini par accepter son choix et admettre sa vocation. Cela ne s'est pas fait sans résistance : il a fallu les accompagner tous les trois, afin qu'ils ne vivent pas cette orientation comme une rupture tragique avec le milieu d'origine.

Quel est le poids de l'institution scolaire sur les parcours ?

Les professeurs restent une figure d'identification importante. Combien d'adolescents choisissent leur métier en fonction d'un professeur qui les a marqués ? Bien qu'ils ne soient pas les géniteurs, ces adultes sont porteurs de valeurs, et le regard qu'ils posent sur les élèves est important.

Je me souviens d'une étude sur l'illettrisme que nous réalisions dans un lycée professionnel. Lors d'un entretien, un garçon nous confie qu'il est en boulangerie mais n'aime pas du tout cette filière. Nous l'avons questionné : comment est-il arrivé là ? Il était plutôt assez bon en maths, en algèbre en particulier, et adorait le calcul mental. Initialement, il s'imaginait « prof de maths ». Le problème, raconte-t-il, est « qu'aucun prof ne voyait que j'aimais ça, les maths ». Au fil du temps, il s'est désinvesti. Il aurait peut-être pu enseigner les mathématiques, mais il fallait que quelqu'un y croie. Il n'a pas eu cette chance.

Vous avez pu vous-même mesurer à quel point ce regard de l'autre est essentiel...

Oui, c'est exact. Je suis fille d'immigrés

espagnols de Castille. Mon père est arrivé en France dans les années 1960, afin que ses enfants puissent accéder au savoir. Mon père travaillait comme bûcheron. Il lisait et écrivait un peu, mais n'avait pas été à l'école, ma mère non plus. Son idéal était que ses enfants deviennent docteurs.

Nous habitons un village dans les Ardennes. J'étais, certes, excellente à l'école, mais je me rendais bien compte que cela ne suffirait pas à faire de moi un médecin, tant nous étions éloignés de cet univers. Pourtant, les profs m'ont encouragée, ils m'ont dit que je pourrais être institutrice. Plus tard, en 3^e, j'ai écrit un texte et un enseignant a dit que je rédigeais très bien et que je devrais faire des études supérieures. Encouragée de toutes parts, j'ai finalement suivi un double cursus de psychiatrie et de philosophie puis d'anthropologie. C'est parce que des gens ont cru en moi, qu'ils ont porté un regard sur moi au-delà de ce que j'avais imaginé, que j'ai pu construire l'idée de devenir médecin.

Comment aider les jeunes à suivre un chemin en phase avec leurs aspirations profondes ?

Je plaide pour que la question de la jeunesse soit un objet politique. Il faut que l'éducation nationale soit prioritaire, et qu'elle dispense les informations nécessaires « à hauteur » d'adolescent. Beaucoup de choses se jouent au collège, c'est le ventre mou, c'est



là où il faudrait faire le plus d'efforts afin que les jeunes, en particulier dans les zones défavorisées, ne décrochent pas. Il faut bâtir la triade parents-école-adolescent. Or, l'école se méfie des parents, et nombre de parents ne font pas assez confiance à l'école.

Quelles autres pistes suggérez-vous ?

Il faudrait aussi laisser un espace possible d'une année après le bac afin d'expérimenter. C'est par expérimentation que l'on trouve sa voie : voyager, cueillir des oranges, être serveur dans un restaurant en bord de mer... Or, avec Parcoursup, il est compliqué de s'arrêter un an. Et puis, en France, « faire un break » n'est pas très bien vu, alors que dans d'autres pays, c'est valorisé.

Par ailleurs, il faut aussi considérer les envies de parcours inhabituels comme une source de créativité, et pas un problème. Pour accompagner ce garçon qui dessinait des robes, nous avons cherché de grands créateurs du Maghreb, et nous lui en avons parlé, afin qu'il puisse s'en inspirer, mais surtout que ses parents puissent imaginer qu'il pouvait être un grand créateur. Enfin, comme je l'ai écrit dans mon livre *Et si nous aimions nos ados?*, il est urgent de porter un regard sur les compétences des jeunes, et pas seulement sur leurs manques, comme c'est trop souvent le cas en France. ●

PROPOS RECUEILLIS
PAR ISABELLE HENNEBELLE

« BEAUCOUP DE JEUNES DISENT REGRETTER QUE LEURS PARENTS TIENNENT UN DOUBLE DISCOURS SUR L'ORIENTATION »

La confiance en soi, ça s'apprend aussi

Manquer d'assurance n'est pas une fatalité : des outils existent

Après un bac S et une licence de philosophie à la Sorbonne, Augustin Gérald s'est senti perdu. Quelle route suivre désormais ? Pour faire le point, il s'accorde alors une année sabbatique. Il alterne jobs dans la restauration et voyages en stop à travers l'Europe : Espagne, Angleterre, Italie, Grèce, Bulgarie... Des écrivains comme Jack Kerouac lui ont inspiré sa démarche. « Cette expérience m'a permis de développer la confiance en moi, je me suis prouvé que j'étais capable de faire face à l'imprévu et de créer des liens avec toutes sortes de personnes. »

Ces voyages ont aussi conforté son « envie d'écrire ». Aujourd'hui étudiant en master de création littéraire à l'université de Toulouse, le jeune homme en est certain : il a trouvé sa voie.

A l'instar d'Augustin, de nombreux jeunes souffrent d'un manque de confiance en eux, à un moment ou à un autre de leur parcours. Mais, bonne nouvelle : croire en soi, ça s'apprend. « On ne naît pas confiant, on le devient », assure Charles Pépin, philosophe et auteur de *La Confiance en soi, une philosophie*

(Allary Editions, 2018). « Il s'agit d'une alchimie entre trois éléments : la confiance en l'autre, en ses capacités, et en la vie. Pour mener à bien cette conquête, il faut donc développer ses relations aux autres, ses compétences et aussi savoir accueillir la vie et le monde. »

TESTS, TUTORAT

Plusieurs stratégies sont possibles. Chez Futurness, l'accompagnement consiste en des rencontres avec des coachs et la passation de tests de personnalité, de motivation et d'orientation. Objectif : cerner qui l'on est, quelles sont ses envies et dans quel univers les déployer. « La restitution des tests permet de donner du sens », explique Lise Vié, coach chez Futurness. Si le jeune a besoin de davantage de soutien, un coaching plus approfondi peut lui être proposé.

Autre piste : le tutorat. Il y a treize ans, l'Ecole normale supérieure (ENS) a mis en place Talens, un programme réalisé par des étudiants qui s'adresse à des élèves de première et de terminale de dix lycées d'Ile-de-France, souvent issus de quartiers défavorisés. « Nous voulons lutter

contre l'autocensure de ces jeunes », confie Tiphaine Malesevic, copilote du programme. Le tutorat s'adresse en priorité au « ventre mou » des classes, c'est-à-dire aux élèves dits moyens dont l'horizon se limite en général à des études courtes. « A l'issue du tutorat, ils choisissent finalement des parcours plus sélectifs et/ou plus longs. Environ 30 % rejoignent même une classe préparatoire après leur bac », souligne Tiphaine Malesevic.

Elève au lycée Saint-Exupéry, à Mantes-la-Jolie (Yvelines), Grégoire Szymanski a ressenti un véritable déclic lors de son par-

cours : « Intégrer l'ENS est devenu un but, même si, à l'époque, il me semblait quasi inaccessible. J'ai eu une chance incroyable et je n'en serais pas là aujourd'hui sans ce programme. »

VALSE À DEUX TEMPS

Actuellement en troisième année au département mathématiques et applications, le jeune homme suit en parallèle un master 2 en probabilités et finance à l'université de la Sorbonne. Il estime avoir gagné en maturité, en capacité de travail et en ouverture d'esprit. « Mon capital culturel s'est accru et ma confiance en moi également. »

Charles Pépin évoque une valse à deux temps : « Tout parent, tout professeur, tout ami devrait d'abord mettre en confiance, puis faire confiance, c'est-à-dire sécuriser, puis "insécuriser" un peu, en invitant à passer à l'acte. »

Des obstacles peuvent, cependant, se dresser sur le chemin. Marion Rouault, chercheuse en neurosciences, souligne que « l'autoévaluation juste est fondamentale dans la construction de la confiance en soi ». Et c'est parfois là que le bât blesse. Actuellement

en préparation de l'agrégation de géographie, Angéline Jean a été tutrice pour Talens : « J'ai été bluffée par la capacité des lycéens d'écrire de très beaux textes, mais ils n'avaient absolument pas conscience de leur talent. Certains avaient même des difficultés à admettre qu'ils puissent faire quelque chose de bien. »

Or, « la confiance en soi n'est pas seulement le résultat de ce qui s'est passé », confirme Marion Rouault. C'est une boucle : une moindre confiance en ses capacités a des conséquences sur le comportement. Si l'on est persuadé que l'on ne va pas réussir, on ne prend même plus la peine d'essayer et l'on manque ainsi d'expériences positives susceptibles de restaurer cette confiance. » Un cercle vicieux donc.

Autre écueil : confondre la confiance en soi avec le fait d'être sûr de soi. « Il ne faut surtout pas éradiquer le doute ! », avertit Charles Pépin. Avoir confiance en soi, cela signifie oser s'aventurer dans le monde, avec ses incertitudes et ses doutes, mais s'y aventurer quand même. » Ce n'est pas Augustin qui dira le contraire. ●

MYRIAM DUBERTRAND

« LA CONFIANCE EST UNE ALCHIMIE ENTRE TROIS ÉLÉMENTS : LA CONFIANCE EN L'AUTRE, EN SES CAPACITÉS, ET EN LA VIE »

CHARLES PÉPIN
philosophe

L'orientation reste trop marquée par le genre

Dès le début de la scolarité, filles et garçons n'affichent pas les mêmes ambitions

Le travail est sexué, les savoirs et les compétences sont sexués, donc l'orientation est sexué. Simple et lapidaire, l'équation est posée par la psychologue Françoise Vouillot dans un article de 2007 de la revue *Travail, genre et société*. Elle y décrit « l'impensé du genre » qui caractérise la recherche en psychologie de l'orientation en France, longtemps focalisée sur des déterminismes sociaux dont le genre ne faisait pas partie.

Comme si le constat était immuable, plus de dix ans plus tard, la réforme du lycée vient confirmer l'idée que les filles et les garçons n'affichent pas les mêmes ambitions scolaires. Dans leurs choix d'enseignements de spécialité en classe de 1^{re}, elles sont ultramajoritaires au sein de la tripléte humanités-littérature-philosophie, langues, sciences économiques et sociales (85 % contre 15 %) tandis que les garçons le sont en mathématiques-numérique-science informatiques-physique-chimie (87 % contre 13 %).

La suite est déjà écrite, ou presque : dans l'enseignement supérieur, on compte 28 % de femmes dans les écoles d'ingénieurs alors qu'elles sont 85 % dans les formations paramédicales et sociales. A

contrario, à l'université, en 2017-2018, elles représentaient 70 % des étudiants en langues, lettres et sciences humaines. Et si leur part a légèrement progressé dans les formations scientifiques, elles n'étaient que 28 % en sciences fondamentales.

TOLÉRANCE SOCIALE

« A chaque carrefour d'orientation, au lycée puis dans l'enseignement supérieur, les études scientifiques perdent des candidates et les genres s'affirment », résume Isabelle Colombari, inspectrice d'académie en charge de l'égalité filles-garçons à Aix-Marseille. Et même s'il existe une mixité dans toutes les professions, il n'y a de parité nulle part.

ON COMPTE 28 % DE FEMMES DANS LES ÉCOLES D'INGÉNIEURS, ALORS QU'ELLES SONT 85 % DANS LES FORMATIONS PARAMÉDICALES ET SOCIALES

Pour un grand nombre d'élèves, de parents, d'enseignants et de psychologues de l'éducation nationale, « la division sexuée de l'orientation ne pose pas de questions car elle est vue comme l'expression normale des différences de sexe », appuie Françoise Vouillot. Conséquence, selon cette chercheuse au Conservatoire national des arts et métiers : les différences observées bénéficient toujours d'une « tolérance sociale élevée » alors qu'une des finalités primordiales de l'éducation à l'orientation « devrait être très explicitement la disparition de ces différences/inégalités ».

A 3 ans déjà, un élève de petite section comprend que ce sont plutôt les femmes qui s'occupent des petits enfants, étant donné leur écrasante majorité parmi les personnels. « Tout ceci justifiera plus tard les choix d'orientation », décrit Isabelle Colombari. Plus tard, toute action en faveur de l'égalité menée auprès des élèves de 2^{de} jouera un rôle dans le choix de leurs études, puis de leur futur métier.

Les enseignants n'ont pas une science assez grande du chemin à parcourir. Dans une école primaire de Marseille, une sociologue a filmé des profes-

seurs affirmant ne pas avoir de biais. « On constate que les activités motrices sont davantage proposées aux garçons, les filles se voyant orientées vers des jeux calmes et recevant des compliments sur leur tenue vestimentaire », rapporte l'inspectrice d'académie.

TRANSGRESSION

Déconstruire les stéréotypes prendra du temps. Professeure de lettres dans l'académie d'Amiens, Laurence Ducoussolacaze a interrogé ses élèves sur la notion de « force » dans le milieu professionnel. « Ils citent immédiatement le secteur du bâtiment, qu'ils perçoivent comme réservé aux hommes. Je leur dis qu'aide-soignante est également un métier où il faut de la force physique et que pour autant, on y trouve beaucoup plus de femmes que d'hommes », rapporte celle qui est aussi la référente académique pour l'égalité filles-garçons.

Avec un monde du travail aussi genré, « il est difficile de demander à des garçons ou à des filles d'oser aller à contre-courant car ils le vivent comme une véritable transgression », souligne-t-elle. Conditions premières des choix d'orien-

tation, la confiance en soi et le sentiment de compétence diffèrent entre garçons et filles. Christine Morin-Messabel, professeure en psychologie sociale à l'université Lumière-Lyon-II, a observé que, face à un exercice présenté comme de la géométrie, les filles réussissent autant que les garçons tout en trouvant l'exercice plus difficile qu'eux. De plus, « l'autoestimation de réussite peut être plus faible chez les filles même si elles ont aussi bien réussi que les garçons ».

A Gannat, dans l'Allier, les lignes ont commencé à bouger après la publication dans le journal *La Montagne* d'un article mettant en exergue la réussite d'une jeune fille en bac pro maintenance des matériels agricoles, au lycée Gustave-Eiffel. « Aussitôt, quatre ou cinq entreprises ont appelé la proviseuse pour proposer d'embaucher cette élève », raconte Karim Benmiloud, recteur de l'académie de Clermont-Ferrand. Car les entreprises cherchent aussi à moderniser leur image, surtout dans les métiers industriels qui ne sont plus très valorisés. » Un vaste champ, grand ouvert pour permettre aux filles d'être là où on ne les attend pas. ●

SOAZIG LE NEVÉ

« Les Aventures Spectaculaires », Finlande, le 22 juillet 2012.

MAIA FLORE/NU

Le Monde
CAMPUS

O21 S'ORIENTER
AU 21^e SIÈCLE

O21 REMERCIE LES ORGANISMES PARTENAIRES

APM - Article 1 - Ashoka - AFEV - Eloquentia - Enactus - Femmes ingénieures - France digitale
Initiative France - l'Institut de l'engagement - Les Entrepreneurs de l'excellence - Pépite France - Ticket for change

SOUTIEN HAUT
PATRONAGE DU



GLOBAL
INDUSTRIE



agefiph